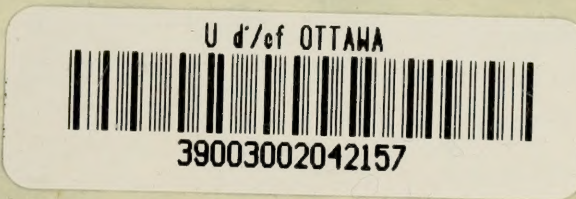
Chiselle

La vie sociale de Pierre
Dupont



LUCIEN CHISELLE

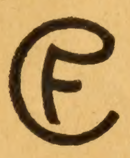
LA VIE SOCIALE
DE
PIERRE DUPONT

DOCUMENTS INÉDITS

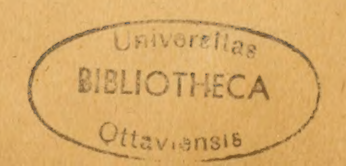
Frontispice et Cul de-Lampe
de P. COMBET-DESCOMBES

Dessins d'EMILE NOIROT et d'EUGÈNE BROUILLARD

Lettres ornées de Mme C. LACAILLE-GAUCHER



PARIS
FÉLIX CARBONNEL
31, RUE SAINT-ANTOINE
—
MDCCCCXVII



Hommage de
parfaite considéra
Lucien Chisel
1919.

LA VIE SOCIALE
DE
PIERRE DUPONT

A LA MÉMOIRE

DE MON NEVEU

PIERRE-LOUIS CHISELLE

Sergent au 92e d'Infanterie
mort à vingt ans pour la France
le 6 Septembre 1916
devant Chaulnes.
Citation à l'ordre du régiment :
Croix de guerre.

L. C.

Il importe, peut-être, de signaler que ce petit travail fut écrit en 1913.

Ramené à Lyon par les événements de la Grande Guerre, après une absence de plus de dix ans, l'auteur, heureux d'y retrouver la bienveillance d'anciennes sympathies et d'en connaître de nouvelles, se plaît à offrir, en hommage à la petite Patrie Lyonnaise ces quelques notes sur l'un de ses plus glorieux fils.

LUCIEN CHISELLE

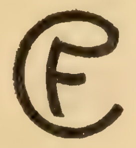
LA VIE SOCIALE
DE
PIERRE DUPONT

DOCUMENTS INÉDITS

Frontispice et Cul-de-Lampe
de P. Combet-Descombes

Dessins d'Emile Noirot et d'Eugène Brouillard

Lettres ornées de Mme C. Lacaille-Gaucher



PARIS
FÉLIX CARBONNEL
31, rue Saint-Antoine

—

MDCCCCXVII

DU MÊME AUTEUR



UNE VILLE DU FOREZ EN 1902 : ROANNE, bibliothèque de la " Revue Forézienne ". Saint-Étienne 1902, in-8° ill. 1 vol. épuisé.

LA FÊTE DU CŒUR, poésies, avec une préface de M. Gabriel SARRAZIN, éditions de " l'Idée ". Paris 1907, in-16, 1 vol. épuisé.

LA VISITE, poème, F. Carbonnel, Paris 1913.

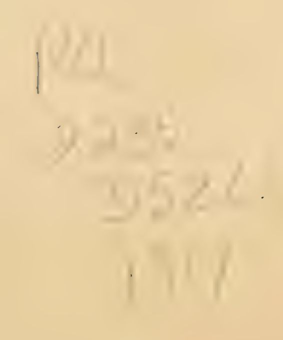
Dans la collection du " Penseur "

UN ROMANTIQUE DE LA DÉMOCRATIE : Armand BARBÈS, avec des documents inédits, 1910.

L'AVEUGLE DANS LE ROMAN ET DANS LA VIE, précédé des AVEUGLES POÈTES, 1911.

RASPAIL ET BLANQUI A LA PRISON DE DOULLENS, avec des lettres inédites, 1912.





FRONTISPICE

DE P. COMBET-DESCOMBES



LA CHANSON DE 48 :

DES FLEURS SUR LA BARRICADE.

LA VIE SOCIALE

DE PIERRE DUPONT



ON s'est étonné souvent que la muse de Pierre Dupont, rêveuse éprise de visions pastorales, douce joueuse de flûte ou de musette, ait pu devenir, étrangement transformée dans la fournaise des villes, l'inspiratrice suggestive des révoltés ou des indignés, et, des sons martials du buccin, ait fait vibrer l'écho des passions populaires. Oui, à première vue, on peut douter que le chantre sensible et délicat de l'*Aiguille* ou de *Mon aïeule* par exemple, soit le même qui de sa voix franche clama le *Chant des ouvriers*. Arrêtés devant ce contraste

qui leur déplaisait ou qui les déconcertait, de nombreux critiques — exceptés toutefois Henry Roujon et Gabriel Clouzet — ont conclu à une erreur du poète-chansonnier et se sont mis d'accord pour laisser de côté ce qu'ils ont appelé des rébellions ou des malédictions. Eh bien ! qu'on nous permette de reprendre ces pages sociales où le rustique Dupont traduisit les colères et les aspirations politiques de son époque ; et d'abord, dans ce mélange de rêve et d'audace, de nonchaloir et d'émancipation, de recueillement et d'apostolat, reconnaissons l'essence même du tempérament lyonnais.

La pensée du Lyonnais, en effet, a-t-on accoutumé d'écrire, reflète la flagrante opposition des deux fleuves qui se réunissent à Lyon dans un hymen plein de grandeur :

Et la Saône aux flots verts et le Rhône aux flots bleus,

l'une, gardant dans ses moires paisibles et lentes la profonde douceur des ombrages, l'autre, activant sa course irrégulière et toujours puissante des glaciers à la mer !

Evidemment, de nos jours, les moyens de communication rapides et multiples entre les pays et les peuples effacent de plus en plus l'influence de la Nature sur l'homme. Nulle part pourtant plus qu'à Lyon cette influence se prolongera. Car le décor est tel où s'étage l'ancienne capitale des Gaules qu'on en subit immanquablement l'impression. Au milieu de cette brume qui dans les longues heures du matin monte des quais et s'épaissit

aux carrefours et sur les places, on se sent envahi par de la mélancolie, par des désirs vagues, par quelque chose de mystérieux. Et tout à coup un magique bouleversement déchire les grises mousselines ; les collines qui limitent la ville déroulent leur profil radieux : voici l'enchantement de la clarté. Au sommet de l'amphithéâtre qui forme la rive droite de la Saône, se précisent les découpures des flèches et des tours. En bas, au centre du confluent, dans un encadrement majestueux, la place Bellecour fait une immense tache claire. Au nord, tout le long des rues étroites du plateau croix-roussien, un soleil tendre rosit dans un charme pareil et les hommes et les choses. L'échappée du regard se fait plus large par-delà le Rhône, vers les plaines des Dombes ou plutôt vers les vallées brunes de la région dauphinoise pour se reposer sur les Alpes lointaines. La paix enveloppante d'un tableau de Puvis se glisse dans l'esprit qui, alors,

s'en va continuer son rêve
Aux calmes régions de l'Olympe éternel.(1)

Cependant, au milieu de ce rêve et sans s'y opposer, l'énergie de la population se manifeste dans son utilité ; et si le poète demande à la Nature quels silos ou quels celliers elle ouvre pour mater tant d'appétits urgents, c'est qu'il admira

en nombrant ces ruches étagées
Ce qui se meut de vie au fond des ateliers.(2)

(1) F. Dellevaux : *Tableautins et médaillons* (Trois Fresques), Lyon, 1896.
(2) Joséphin Soulary : *Les jeux divins* (Sur les quais) Lyon.

Ville de la pensée, Lyon est aussi ville de l'effort concentré et fécond, du négoce prudent et audacieux. Mysticisme et activité, ces éléments qui hurleraient ensemble autre part, a dit M. Aynard, s'associent là parfaitement. Longtemps Lyon régna, — et il règne encore — dans l'univers par la production artiste de ses tisseurs. On a maintes fois rappelé que Pierre Dupont, au sortir de l'école ecclésiastique où l'avait placé la protection de son bon oncle, essaya d'apprendre le métier de canut. C'est devant les aiguilles et les cartons du Jacquard qu'il sentit quelle impérieuse nécessité le travail est pour l'homme.

Mais, l'impatient ! il se rendait compte que pour beaucoup le travail n'offre qu'une incertaine rançon. A l'époque surtout où il fit son apprentissage, les crises dont la vie publique était remplie éprouvaient particulièrement les ouvriers lyonnais. Le luxe de ces étoffes de satin et de velours créées par leur patience heurtait leur misère. Et sous les combles étouffants, dans les hautes chambres sombres où pour combiner les chatoiements de la soie ils restaient prisonniers pendant d'interminables journées et à des tarifs dérisoires, leur esprit trop méditatif se surexcitait et se révoltait contre les scandaleux profits de la grande industrie.

Dès qu'elles ont fini le miel,
Le maître chasse les abeilles,

devait noter plus tard Dupont ; dejà, ne trouvant plus qu'un suc insuffisant, les abeilles revenaient à

la ruche toute garnie de leurs gâteaux dorés, et, hardies, menaçantes, ne reconnaissaient plus le maître. L'espoir des canuts, soutenu par la farouche résolution de vivre dans le travail ou de mourir dans le combat, devint bientôt l'espoir même du prolétariat universel.

Eloigné de Lyon depuis plusieurs années, et de Provins étant venu fixer à Paris sa vie nomade, Dupont était resté de cœur avec ses anciens frères de travail. Au courant de leurs revendications, les comprenant nécessaires, il leur prêta l'appui de son verbe, — et spontanément, il élargit le débat :

On n'arrête pas le murmure
Du peuple quand il dit : j'ai faim.
Car c'est le cri de la nature :
Il faut du pain.

Ah ! cette clameur des besogneux, Pierre Dupont la précisa, l'éleva, la spiritualisa ! *(Le Pain*, 1846-1847). La France, alors, était comme un brasier activé par un grand souffle de liberté, d'égalité, de justice enfin !

La France dort, mais n'est pas morte :
Elle a des sursauts en dormant.
Le fruit divin que son flanc porte
Va mûrir pour l'enfantement.

Agir, c'est vivre, répétait Dupont ; l'action de ce rêveur fut dans ses chants. Il n'eut qu'à écouter ses souvenirs pour se sentir davantage encore près du peuple. Aux ouvriers « mangeurs de pain noir,

buveurs d'eau », à tous ceux — car les travaux sont égaux malgré leur différence— qui, sans relâche,

Aux flots jaloux, au sol avare,
Ravissent leurs trésors perdus,

il éprouva le besoin de crier une consolation : Peuple, voici ton règne, voici la fin de la misère. Aux étudiants il demanda d'émanciper l'intelligence. Une tendresse mystique s'épanouit dans son cœur. Sous l'influence chrétienne de son éducation, il rêva de voir les hommes assis au même fraternel banquet. Le pain est la dette de Dieu, avait-il proclamé, et Dieu ne refuse jamais de payer sa dette. O Pierre Dupont ! apôtre candide, ton âme généreuse cherchait la verte oasis où les hommes unis pourraient boire l'oubli de leurs querelles et dans une solennelle communion se rassasier et le corps et l'esprit. Hélas ! l'un de tes disciples l'a redit : les hommes sont des fils ingrats ; ils ne veulent pas encore admettre à quel point la Terre est charmante !

Elle a du vin vermeil,
Elle a des fleurs écloses,
Elle a des roses
Et du soleil,(1)

et tous ces dons pourtant, « ce qui nourrit et ce qui pare », qui leur sont si prodigalement accordés, ils en méconnaissent la beauté. Leurs instruments de labeur trop souvent se transforment en armes

(1) Camille Roy : *Chansons pour tout le monde* (La Terre). Lyon 1897.

DESSIN

D'EMILE NOIROT



« L'AUTOMNE, D'UN DERNIER REGARD... »

PIERRE DUPONT (*Le dernier soir*).

de guerre, et, aujourd'hui, comme jadis, comme toujours, ô Dupont, il nous faut demander avec toi :

O Nature ! est-il donc possible,
Quand tes trésors, fleurs et fruits, sont si beaux,
Que l'homme soit pour son frère une cible
Et que tes champs deviennent des tombeaux,
Deviennent des tombeaux?

A s'attendrir ainsi sur la vision d'une paix éternelle où, sous les rameaux pleins de nids chantants, les hommes goûteraient la félicité suprême, l'excellent Dupont croyait prompte la réalisation de son rêve ; et de bonne foi, dans son *Chant des Nations* (1847), il s'écriait :

Le jour des grands destins se lève
Au son du cuivre et du tambour.
O guerre ! c'est ton dernier jour !
Le glaive brisera le glaive
Et du combat naîtra l'amour !

Si puissante était sa suggestion, si sainte était sa foi, que pour former à l'idée un rempart, il n'hésitait pas à faire appel «aux baïonnettes intelligentes» *(Le Chant des Soldats*, 1848)... La fraternité dont les sentiments du poète étaient débordants et qu'il s'efforçait d'inspirer par ses chansons, n'était possible qu'à la condition que chacun prit conscience de sa liberté et reconnut pour soi et pour ses semblables les mêmes droits et les mêmes devoirs civiques. Liberté, égalité, fraternité, ces trois expressions d'un auguste idéal étaient inscrites sur le drapeau républicain. Pour les espoirs dout elle était le radieux symbole, Pierre Dupont aimait la

République. Gloire et joie des peuples, elle lui paraissait venir de Dieu *(La Républicaine)* et il la couronnait à la fois du laurier d'Apollon et de l'olivier de Minerve. Il se plaisait à la montrer

Douce comme une tourterelle,
Formidable comme un rempart.

Dans les ardeurs de son âme religieuse, il la confessait en de nombreux cantiques pleins de jeunesse : O République, priait-il dans le *Chant du vote*,

O République tutélaire
Ne remonte jamais au ciel,
Idéal incarné sur terre
Par le suffrage universel !

Lui qui ne prenait point pour des reliques les abus et les préjugés, il attendait tout de la simplicité démocratique. Sans aucun doute, la République se montrait à ses yeux confiants pareille à cette Immaculée à qui jadis sa mère l'avait voué, à cette Notre-Dame de Fourvières triomphante dans sa chapelle au modeste clocher où, disait-il,

le simple croyant, loin du bruit retiré,
Peut dans l'ombre avec Dieu converser à son aise

... Quelle tristesse dut éprouver Dupont quand la maligne réalité attenta à ses illusions ! Les orages de février et de juin 1848 avaient éparpillé l'électricité populaire. Les mots sacrés dont s'alimentait la foi démocratique perdaient leur signification. De multiples écoles aux chefs autoritaires se partageaient

âprement le manteau de la justice. La voix du poète-chansonnier s'éleva néammoins, mais les accents qu'elle fit entendre étaient douloureux et parfois amers *(Le chant des transportés)*. L'aube d'un beau jour s'attristait de regrets funèbres. Cependant, les vrais républicains se ressaisirent. On ne pouvait désespérer quand l'Europe, embrasée par l'audace française, secouait aussi les vieilles monarchies.

Quand l'arc est bien tendu, la flèche monte aux cieux :

le mouvement magnifique des peuples s'élargissait ; la cause de l'indépendance allongeait chaque jour la liste de ses héros martyrs ou glorieux : Robert Blum, Bem, Kossuth, Mazzini, Garibaldi... Poète inspiré, Pierre Dupont rappelait que l'amour est plus fort que la guerre, et, de toute amitié avec les opprimés, il clamait : Prenez garde, messieurs les rois ! — Au Pape même qui pour assurer son pouvoir temporel entrait en lutte avec le peuple de Rome, la muse vengeresse de Dupont lançait cette question qui était aussi un avertissement :

Quand Jésus a dit à saint Pierre :
L'épée au fourreau doit dormir,
Pourquoi voyons-nous son vicaire
Et ses cardinaux la rougir ?

Comment pourrait-on regretter que dans la branche de coudrier où il façonnait ses pipeaux Dupont ait taillé parfois un sifflet : par là, n'est-il pas plus sûrement *peuple* ? Dressée en face de ce bouleversement d'idées où trahissant le bonheur

humain tant d'appétits égoïstes profitaient de l'équivoque, son honnête exaltation réconforte. Ses portraits par Gigoux, Clésinger ou Layraud le représentent avec une figure de Christ. Il était un Christ, en effet, — et son parler naïf et convaincu, ce parler qui allait droit au cœur, était non d'un paysan du Danube, mais d'un paysan de France. Distribuer du haut de sa tribune rustique le pain de vie et de science aux ignorants et aux affamés, ah ! le beau rôle qu'il se donnait !

Et voici que justement, marchant, comme l'écrivit Mme Antonia Bossu, « aux durs sentiers de la forêt humaine », la pensée lui vint que ceux-là même qui sont les véritables fils du sol, que les hommes de la glèbe comprendraient mieux ses appels fraternels. Déjà, à mettre en couplets leurs prairies, leurs ruisseaux, à célébrer par sa musique et sa poésie les grands bœufs blancs marqués de roux et la vigne, mère des amours, il les avait conquis : tous, ils s'étaient reconnus en lui ; tous, ils répétaient avec ferveur, avec émotion, ses poèmes bucoliques, chefs-d'œuvre d'éternelle jeunesse, d'éternelle vérité. Comme il tenait bien à leur terre, à la terre de chez nous, l'idyllique poète ! Et il savait bien que parmi les prolétaires, les paysans sont les plus nombreux, les plus laborieux et les plus patients. Ardemment, il leur jeta son cri d'alarme, il leur fit entendre son chant d'espoir. Le toast que Félix Pyat avait porté en leur honneur au banquet de la *Réforme*, le 24 février 1849, leur avait donné leur véritable place dans l'ordre social.

C'est en eux qu'était l'avenir. Eugène Süe lançait pour eux son *Républicain des Campagnes*. Joigneaux venait de faire paraître ses *Lettres d'un paysan aux cultivateurs*. En moins de huit jours, pour aider ses amis dans leur propagande démocratique, Pierre Dupont fit le *Chant des paysans :*

Que va donc devenir la France,
Si rien n'en sort à ce moment
Où le cri de l'indépendance
Nous appelle au grand armement?
Soldats, citadins, faites place
Aux paysans, sous vos drapeaux;
Nous allons nous lever en masse
Avec les fourches et les faux.

La terre va briser ses chaînes,
La misère a fini son bail;
Les monts, les vallons et les plaines
Vont engendrer par le travail.
Affamés, venez tous en foule
Comme les mouches sur le thym.
Les blés sont mûrs, le pressoir coule,
Voilà du pain, voilà du vin.

Ah! quand viendra la belle!
Voilà des mille et des cents ans
Que Jean Guêtré t'appelle,
République des Paysans!

Oui, oui, nous le savons, à relire ce refrain et ces couplets (quatrième et sixième d'une chanson qui en compte six) on peut railler l'idéologue, on peut trouver mauvais que le chansonnier ait souligné de menaces des promesses toujours décevantes..

Mais, il faut se reporter à cette époque d'interpellation permanente, époque exceptionnelle où

fermentait la hâte de rêves audacieux, où, fruits trop tôt mûris, éclataient les plus généreuses tentatives. Alors, ainsi que l'action, la pensée était en tumulte ; les mots frappaient, étaient des balles. Cette époque fut une chaîne de sommets en éruption : les *Iambes* furent le premier volcan, — et du dernier cratère jaillirent les *Châtiments !*

On ne peut donc plus s'étonner que la chanson de Pierre Dupont ait été une des flammes de la fournaise. Sa Muse, si nous lui appliquons le mot d'Henri Avenel, était si crânement coiffée du bonnet phrygien, que le peuple de la rue, de l'atelier et des champs la prit pour la Muse même de la Liberté. « Quel est le grand secret de Pierre Dupont, écrivait Baudelaire en juillet 1851, et d'où vient cette sympathie qui l'enveloppe ? Ce grand secret, je vais vous le dire, il est bien simple... il est dans l'amour de la vertu et de l'humanité, et dans ce je ne sais quoi qui s'exhale incessamment de sa poésie, que j'appellerais volontiers le goût infini de la République. »

L'excellent, le sincère Dupont était sensible à tant d'hommages. Partout où l'on chantait, dans les cabarets et dans les tavernes où de nombreuses sociétés chantantes tenaient leurs assises, dans les banquets démocratiques où il avait souvent la place d'honneur, il ne se lassait point de chanter ses vers. Sans aimer plus que Béranger la chanson goguette, il recherchait ces réunions où la communion avec le peuple est si facile : il y retrouvait de bons amis, comme lui épris de l'idéal socialiste,

comme lui républicains et pareillement poètes : les deux Dalès, Eugène Baillet, Paul Avenel, Charles Gille, Eugène Pottier, Gustave Leroy, Auguste Allais, etc. Mais plus qu'eux tous, il apparaissait brave et beau, et sa voix infatigable prenait, au bout de quelques instants, un timbre si chaud, si doux, si vibrant, si preneur, elle reflétait si intimement les émotions de l'âme que, gagné par cette conviction ingénue, l'auditoire éprouvait pour lui une admiration, une confiance sans réserve et lui prodiguait d'enthousiastes bravos.

DESSIN
D'EMILE NOIROT



« CHANTONS LE CHÊNE IMMENSE... »

PIERRE DUPONT *(Le chêne).*



INT le 2 décembre 1851. Gardien assermenté de la Constitution, Louis-Napoléon Bonaparte rompait son serment, attentait à la Constitution, frappait à mort la jeune République. Comment s'accomplit cette trahison, Hugo, Ranc, Prat, Ténot, l'ont écrit ; courageusement, ils en ont dénoncé la honte à la postérité. Peut-être sera-t-il donné à nous-même, un jour, de faire la preuve qu'ils n'ont rien exagéré. Disons tout de suite que, d'après les documents officiels relevés aux Archives Nationales, le nombre total des individus poursuivis en France, à l'occasion du Coup d'Etat, est de 26.642.

Donc 26.642 citoyens de tout âge et de toute condition — de l'enfant de quinze ans au vieillard octogénaire ; le magistrat comme le manouvrier — furent arrachés à leur foyer et, mêlés ou non à la

DESSIN

D'EUGÈNE BROUILLARD



« QUAND LE VENT DANS LES PINS GÉMIT... »

PIERRE DUPONT *(Les Pins)*.

vie publique, punis de professer des idées républicaines.(1)

La foi démocratique de Pierre Dupont s'était avérée en trop de circonstances, son œuvre avait recueilli trop de succès populaires pour que le chansonnier ne fût pas considéré adversaire du régime nouveau. Aussi figurait-il au registre signalétique des justiciables de la commission mixte du département de la Seine. Nous croyons intéressant de reproduire la note qui le concerne (N° d'ordre 9738, 2me volume) :

« Dupont (Pierre), chansonnier, *(le lieu de naissance n'est pas indiqué)*, demeurant boulevard Beaumarchais, 26, à Paris. Sans antécédents judiciaires.

« Observations: Démagogue exalté. Dangereux. A fait partie de toutes les réunions, de tous les clubs, de tous les comités de propagande. Délégué au Conclave rouge. Figurait dans tous les banquets démocratiques socialistes. Exerçait une influence fâcheuse sur les ouvriers. En relations suivies avec tous les meneurs dont il partageait les espérances. »

Pierre Dupont traité de dangereux : on s'indignerait si le mépris ne tombait devant le ridicule.

(1) Voici le classement exact des individus poursuivis tant par les commissions mixtes que par les commissions militaires : Conseil de guerre, 247. — Cayenne, 239. — Algérie plus, 4.528. — Algérie moins, 5.002. — Expulsion, 917. — Eloignement, 628. — Internement, 2.804. — Police correctionnelle, 639. — Maisons de correction, 29. — Surveillance, 5.108. — Liberté, 5.856. — Renvoyés au parquet, 645.

N'avons-nous pas relevé dans le même registre comme explication des poursuites intentées contre certains citoyens ces stupéfiantes appréciations : « Railleur, a tenu de mauvais propos. — Homme intelligent, assez mauvais sujet ! etc. »

Si de telles observations entraînaient des rigueurs particulières, la note sur Pierre Dupont ne permettait aucune mansuétude ! La commission mixte présidée par le général comte de Goyon, aide de camp du Prince Président et commissaire extraordinaire de justice, condamna le chansonnier à sept années de transportation (Algérie *moins)*.

Mais ce jugement était rendu par ordonnance de contumace. Car Dupont n'avait pas attendu les événements : il s'était caché quelque temps à Provins, chez des parents, puis enfin s'était réfugié dans les Etats sardes. Malheureusement, ce rêveur était sans fortune ; une occupation manuelle lui était impossible... Pourtant, il lui fallait vivre ! Cette fée : la Chanson, qui jusqu'ici l'avait si utilement protégé, était sans pouvoir en pays étranger.

Retourner en France, retourner à Paris, c'était tout son espoir. Hélas ! il se savait condamné. Il savait qu'on pouvait l'arrêter dès sa rentrée à la frontière et qu'aussitôt on le dirigerait sur Lambessa... et qu'on le laisserait là-bas sept ans ! L'Algérie... il se souvenait qu'à 21 ans, à l'aurore de sa vie de poète, en 1842, il avait publié chez son vieil ami l'imprimeur Lebeau, à Provins, un poème mêlé de chant qui portait ce titre : *L'Algérie.*

Alger, Constantine, Mazagran, ces noms de villes représentaient pour son juvénile enthousiasme la moisson glorieuse de lauriers et de roses récoltée par les troupes françaises. Nos troupiers satisfaits de la déroute des Kabyles s'employaient — *ense et aratro* — à

Faire de l'Algérie une nouvelle Grèce.

Comme les temps étaient changés ! L'Hellade africaine devenait colonie pénitentiaire... Dupont eut peur du voyage lointain ; il se sentit désemparé par le regret anticipé des habitudes rompues à jamais ; las de l'exil et redoutant pareillement la déportation, autre exil, il préféra demander sa grâce. L'aimable princesse d'Amaégui — celle dont parle Janin, — dans le salon de laquelle il avait lancé ses *Bœufs*, l'assura de son appui. Le prince Jérôme Bonaparte apostilla et recommanda sa pétition et Pierre Dupont put rentrer en France. Mais, pour que sa grâce fut régulière, il dut accepter de se faire arrêter. On le conduisit à Paris et il fut incarcéré à la Conciergerie. Ses amis, conseillés par George Sand et encouragés par la princesse Mathilde, s'empressèrent de l'en faire sortir.

Ils ne manquèrent pas de faire remarquer à Louis Bonaparte que la note de la commission mixte ne contenait aucun fait déterminé : la participation directe du chansonnier à l'événement du 2 décembre n'était pas établie ; il lui était, en tout cas, facile de s'en disculper (1). D'autre part, M. Pietri,

(1) Le fait suivant rapporté par Victor Hugo dans son *Histoire*

consulté, pouvait assurer que les sommiers judiciaires de la préfecture de police ne contenaient aucun document défavorable à la vie privée de Dupont. Ainsi présentée, la demande de mise en liberté immédiate avait toutes les chances d'être bien accueillie ; effectivement, un ordre verbal du Prince Président fit cette libération définitive.

Une nouvelle épreuve attendait toutefois Dupont. O Peuple, aie pitié du poète ! Il lui fallut signer un acte de soumission au gouvernement de Louis Bonaparte. En échange de la liberté qu'il obtenait, il déclara vouloir se consacrer exclusivement à ses intérêts privés, vivre dans la paix et dans le travail, accepter les lois de son pays, renoncer enfin à toute occupation politique.

... Il semble que l'on boit du lait dans l'air natal,
Quelque chose de doux, de fort et de vital
Qui rafraîchit le sang, qui parfume l'haleine,
Qui réchauffe le cœur et retrempe la veine.
On se reprend à vivre, on respire à nouveau,
C'est un baume divin pour l'âme et le cerveau.

Ce baume était indispensable à l'âme et au cerveau du chansonnier. Oh ! fallait-il qu'il les aimât, ces bois, ces plaines, ces vallons qui connurent et

d'un crime (récit de la seconde journée) laisse cependant supposer que Pierre Dupont ne resta pas passif devant cet événement :

« Ma femme et ma fille étaient dans le salon au coin du feu avec Madame Paul Meurice. J'entrai sans bruit. Elles causaient à voix basse. Elles parlaient de Pierre Dupont, le chansonnier populaire, qui était venu chez moi demander des armes. Isidore, qui avait été soldat, avait des pistolets et les avait prêtés à Pierre Dupont pour le combat. »

inspirèrent ses premiers essais poétiques, et qu'il retrouvât en eux vraiment l'âme de ses chants pour qu'il leur sacrifiât un peu de son honneur. Fallait-il que son cœur débordant d'ivresse chantante ne pût se passer de liberté sous un ciel clair, devant un horizon de pins bleus et de fontaines vives pour qu'il consentît, plutôt que de perdre cette liberté, à proclamer que de 1846 à 1851 il avait cru servir la France, mais qu'en réalité il n'avait fait qu'aider à la propagation d'erreurs funestes.

Il serait injuste pourtant de ne pas signaler que beaucoup qui ne purent jamais invoquer d'arguments aussi poignants que ceux du poète, n'hésitèrent pas, eux aussi, pour faire appel à la clémence du pouvoir, à se déclarer plus imprudents que coupables. Nous préférons ne point citer des noms : les volumineux dossiers des Grâces politiques accordées en 1852, soit à l'occasion des voyages du Prince Président dans les départements, soit à l'occasion de son mariage, soit à l'occasion du rétablissement de la fête nationale le 15 août, soit encore lors de la proclamation de l'Empire, renferment des preuves formelles que la presque totalité des condamnés du Deux-Décembre trouva le sacrifice de la liberté trop lourd, trop douloureux... Et puis, on chercherait en vain à le contester. Louis Napoléon avait réussi, réussi même au-delà de ses espérances. La majorité du pays lui avait donné raison et, par 7.439.216 *oui* contre 640.737 *non* et 36.880 bulletins nuls, le déclarait absous de son illégalité. Le désir, l'espoir d'un avenir heureux

amollissait les résistances, — il faudrait bien, disait-on, en revenir là un jour ou l'autre et peu à peu on renonçait aux engagements du passé.

Dans la tranquillité d'une vie désormais éloignée de toute préoccupation sociale, Pierre Dupont revint à la Nature ; la Muse d'autrefois, la Muse des *Deux Anges*, la Muse grave et tendre de *Dilectio* souffla derechef à son esprit mystique ces vers

> Inspirés par les bois, chaque matin rêvés,
> Cueillis comme le miel sur les fleurs des pelouses,
> Doux à faire mourir les abeilles jalouses...

Hélas ! le peuple prêtait à ces nouveaux accents une oreille plus distraite ; ne retrouvant plus dans le poète d'aujourd'hui le chef socialiste d'hier, il lui tenait rigueur de son inconstance. C'est vainement que le pauvre Dupont suppliait ses semblables de ne pas étouffer l'âme dans la recherche matérielle et que, de sa « voix foraine », il leur chantait la philosophie des résignations. C'est vainement qu'il demandait, en 1854, dans la préface du quatrième recueil de ses vers : « Qu'on ne vienne pas m'entretenir des dernières luttes, de guerre de partis et de ces choses mesquines pour lesquelles l'homme n'est pas né ! » — les intransigeants rouvraient devant ses yeux attristés cette page liminaire de son œuvre où, en 1851, il avait affirmé : « Mes mains, toutes faibles qu'elles soient, ne jetteront pas au vent l'ivoire de la lyre démocratique. Embellissons-la de roses et de bluets, si l'on veut, mais n'y laissons point briser la corde sérieuse de

DESSIN

D'EMILE NOIROT



« LES FORÊTS, QUI L'HIVER SONT VEUVES... »

PIERRE DUPONT (*Les Œufs de Pâques*).

l'indignation et celle qui fait verser des larmes sur le sort de nos proscrits. »

Oh ! qu'on n'accuse pas davantage cette défaillance ! Jadis, en pleine ardeur révolutionnaire, par sincérité, par loyauté, n'avait-il pas su refuser le gagne-pain qu'il ne devait qu'à la faveur ? Ces fonctions de secrétaire qu'une sûre amitié lui avait garanties dans les services de l'Académie Française et qui le sauvegardaient de tout souci matériel, avait-il tardé à les résigner quand il craignit que ses opinions avancées ne pussent plus s'accorder avec les traditions dont il avait la charge ?... Pauvre Dupont, il répétait maintenant : les ineffables rêves se sont brisés sur les roches dures de la réalité. Lié par la reconnaissance au pouvoir impérial, il lui fallait abandonner — pour vivre, lui et sa femme, car il s'était marié en 1852 — il lui fallait abandonner, disons-nous, toute velléité d'indépendance. Ce doux ami de la vigne qui se grisait si facilement de paroles et de chants pleurait intérieurement *le rêve qu'il avait rêvé*. La généreuse et poétique phalange était dispersée, à laquelle il apportait le triomphant concours d'une conviction émue. Pour reconquérir la fuyante popularité, il se fit faiseur d'almanachs.

Il s'adressa de nouveau au Paysan et chercha à lui offrir, dans une propagande saine et efficace les moyens d'une instruction universelle. 1854 fut l'an premier de l'*Almanach de Jean Guêtré*. Le titre était bien choisi. Ce *Chant des paysans* dont il ne fallait plus parler, mais qu'on connaissait par cœur,

avait trop répandu ce nom de Jean Guêtré pour qu'on n'espérât pas retrouver dans l'almanach un symbole ancien toujours vivant. Un peu partout dans les provinces, ce nom avait été repris, pour la plus grande gloire de Dupont, par des chansonniers à la vieille mode. Jean Guêtré c'était l'homme des champs, celui « qui se lève avant le jour, qui enjambe et endosse des vêtements terreux, chausse des sabots jaunis par le sol ou des souliers ferrés, qui boutonne au long de ses cuisses amaigries des guêtres longues, pour lutter contre la rosée et la pluie, » — c'était cet être primitif et cependant réfléchi, « dont l'estomac est comme une vieille armoire de chêne, dont le cœur semble mort, mais bat aux grandes émotions », celui dont le travail régulier, paisible et fort, satisfait sans répit à la prière éternelle du genre humain : Donnez-nous chaque jour notre pain quotidien... Jean Guêtré, c'était aussi le frère de Jean Raisin, du courageux vigneron que Gustave Mathieu célébrait avec une si fervente joie, — c'était enfin, c'était surtout le frère de cet ouvrier rencontré par Louis Ulbach dans les villes, de ce Jacques Souffrant dont il savait les si profondes détresses !

Aux premiers almanachs de *Jean Guêtré,* Alfred Delvau, Antonin Watripon, André Lemoyne, Champfleury, Gustave Mathieu, Charles Vincent, Clément Laurier, Benjamin Gastineau, Etienne Carjat, Pierre Bry, etc., apportaient à Pierre Dupont une amicale collaboration. Et ce n'est pas sans satisfaction que nous voyons tomber par cette preuve la légende

qui veut que Gustave Mathieu, pour ne citer que l'auteur des *Parfums, chants et couleurs*, n'ait jamais pardonné à Dupont son attitude envers le Coup d'Etat.

Mais quel que fût le soin attrayant avec lequel était rédigée cette publication surtout destinée aux paysans, meuniers et boulangers, le succès n'en dut pas être très brillant, puisque nous ne trouvons point trace qu'elle ait été renouvelée en 1856 ni dans les trois suivantes années, et que l'almanach de 1860 a subi une transformation radicale. Dupont l'intitule : *Jean Guestré rustique et guerrier*. Cette dernière épithète n'étonne plus si l'on considère l'état des esprits à cette époque. La guerre de Crimée où les troupes françaises n'avaient compté que de glorieux faits d'armes, avait singulièrement aidé au prestige de Napoléon III. Le théâtre de la guerre était lointain : le peuple n'en souffrait point. La cause que nous soutenions était juste. Les adversaires même les plus obstinés de l'Empire, à ne faire cas que de l'intérêt de la France, ne se défendaient point d'approuver son action. Pierre Dupont, cet esprit nourri de tendresse et d'optimisme, n'avait pas eu de peine à s'enflammer pour ce triomphe de l'idéal français, et, à sa lyre mettant une corde neuve, il avait publié quelques chants guerriers : *Le Siège de Sébastopol, Schamyl, La Plainte du Russe, le Chant du Danube*, etc. C'est donc sous cette impression qu'il avait donné une suite à Jean Guètré en mêlant et fusils et tambours à la herse et à la charrue. D'ailleurs, la nouvelle

expédition des armées françaises par-delà les Alpes pour aider à l'affranchissement de la nation italienne fournissait bientôt à Dupont un ample sujet à ses méditations.

« La guerre, écrivait-il, est reconnue comme un mal nécessaire quand elle propage une pensée féconde ou quand elle vient au secours des opprimés.»

Il ajoutait encore : « La France a une force d'expansion morale, elle épouse toute idée qui lui parait juste, elle s'en fait le héraut, et, s'il est besoin, le soldat. »

... Maintenant, à quoi bon poursuivre plus avant dans la pensée politique du poète? Comme la plupart des mystiques, il n'était, au fond, qu'un impulsif; c'est de bonne foi, en toute simplicité, naturellement, qu'à analyser trop les philosophies de son temps, il se laissait entraîner à des exagérations. Nous ne nous arrêterons pas non plus aux gestes que de rares biographes lui reprochent quand des circonstances, d'ailleurs peu précises, le rapprochèrent de Napoléon III. Il lui devait la liberté : il ne sut point l'oublier ; on peut l'en excuser... Quant à la page qu'il écrivit contre le Tsar, à propos de certains bruits de coalition (1860), elle ne fait qu'affirmer ce même tempérament chevaleresque qui le portait, naguère, à protester contre le démembrement de la Pologne. Tout cela, néamoins, n'attire plus. Depuis l'effondrement des idées de 1848, la politique, en général, n'était que de la vilaine prose : Pierre Dupont était trop

sentimental pour s'y intéresser plus longtemps.

Aux curieux de tout ce qu'il écrivit, nous préférons conseiller de relire dans ses *Jeunes études littéraires* (1854) ou mieux dans l'édition plus complète de la *Muse juvénile* (1859) ses contes naïfs et éthérés tels que : *Honoriot ou le capitaliste, La femme-statue, Les deux fermes*, etc. On peut admirer aussi les tableaux où, d'un pinceau facile, il fixa les portraits de Rabelais, de Théophile Gautier, de Jacquard, de Musset, de Victor de Laprade, etc... Qu'on nous permette de signaler qu'on retrouverait dans *La Province*, collection de 1907, l'étude spéciale que nous avons consacrée au recueil des *Dix Eglogues*, qui furent les dernières productions du poète.

Mais, par dessus tout, nous aimons revenir à ces vers harmonieux et graves où sa pensée ouvre des ailes d'oiseau, où son cœur, d'un élan intrépide, chante le travail et la science, glorifie la fraternité sans limites des hommes, exalte enfin les beautés de l'innombrable Rêve :

> Dans le pays bleu des poètes
> Je sais de divines retraites,
> Des coins d'astres où j'ai pleuré,
> Régions hautes et sereines
> Où n'atteignent jamais les haines,
> Où s'entretient le feu sacré !

Au surplus, dans les quarante-neuf années de son existence, dix ou douze seulement comptent, celles où il fut justement, dévotieusement peut-on

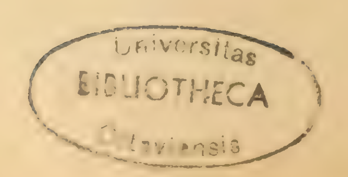
dire, le prêtre de la Poésie humaine. Dans une douce illumination, comme on écrit un songe par un soir lunaire, dans la mélancolie sereine que donnent les pensers et les faits que nous vivons si fugitifs, mais dont l'enchantement ou la douleur, nous le savons aussi, se renouvellent indéfiniment, il éleva son âme et fit aimer la vie aux humbles. Il fut le poète qui n'a point perdu ses rimes, que le sphinx n'a pas dévoré, qu'une inspiration neuve ne rendit pas inutile ! Il l'écrivit lui-même :

Mon cœur couvait trois œufs divins :
L'amour, la foi, la poésie.

C'est à ce chantre des éternels cantiques que le souvenir des foules doit rester. Tous, riches et pauvres, pétris du même limon, peuvent dans la communion de ses chants, de ses rêves, de ses prières accentuer la sublime rencontre des solidarités. La vie est belle et bonne à qui sait vivre, il faut le répéter. C'est la beauté, c'est la splendeur de la vie qui remplit ce vœu dernier de Pierre Dupont — du double poète du *Rêve du paysan* et du *Chant des ouvriers :*

« Entretenons en nous le goût sacré des lettres. Humanisons-les, faisons-les toutes à tous et aimons-nous ! »







IMPRIMERIE
SACUNY-BRIGN